

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts
SIX MOIS..... 25 Cts
LE NUMERO..... 1 C.
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2141 P. O. Montréal

FEUILLETON DU 17 FÉVRIER 1883

MADAME PANTALON

VI

OU MADAME PANTALON SE
DESSINE.

— Cette image, c'est la vôtre, mademoiselle !...

— La mienne !... ah ! par exemple... vous avez pensé à moi... pendant seize mois !

— Une fois que l'on aime quelqu'un, mademoiselle, est-ce qu'on n'y pense pas toujours ?...

— Mais je ne sais pas, moi, monsieur ! vous me dites des choses... que je n'avais pas encore entendues...

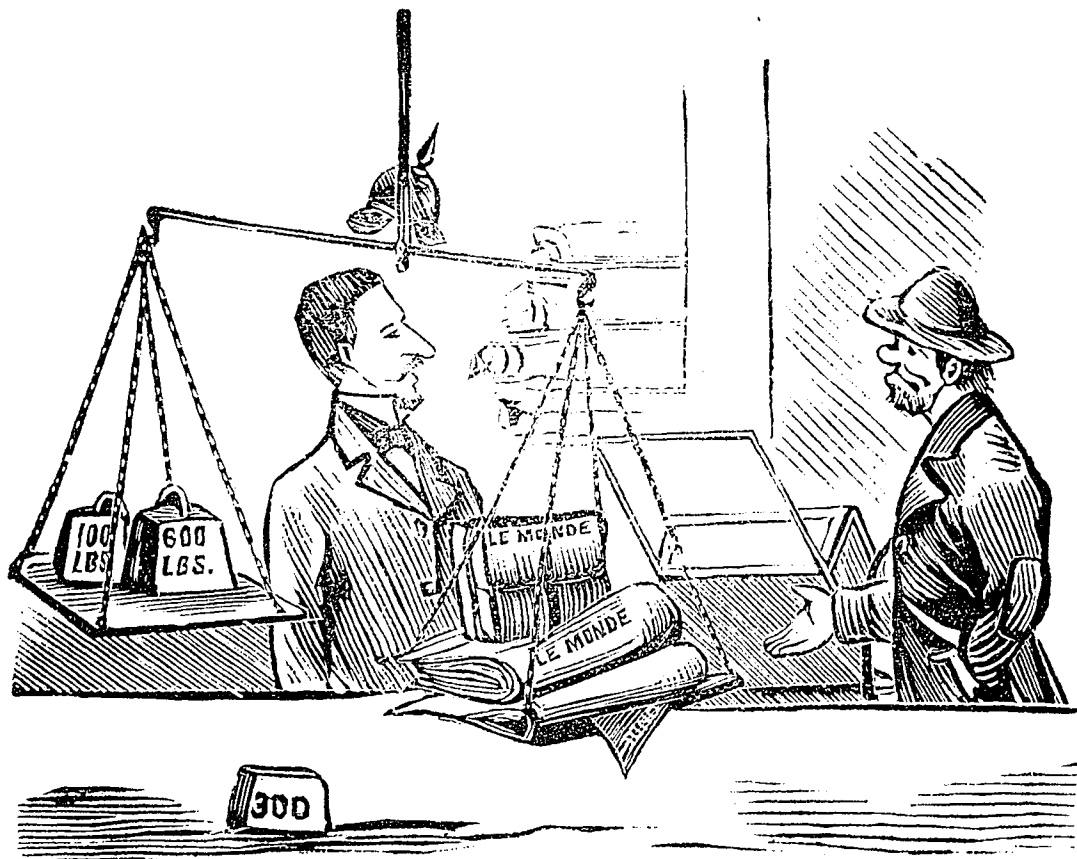
— Je vous dis ce que j'éprouve... vous me croyez, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oh ! non, monsieur ; d'abord, ma sœur Cézarine m'a prévenu qu'il ne fallait jamais croire ce que nous disent les hommes ; elle assure que vous êtes tous des menteurs !

— Madame votre sœur nous traite bien mal ; mais elle a dit cela pour plaisanter.

— Non, c'était bien sérieusement...

— Elle ne veut donc pas que



UN JOURNAL DE POIDS.

C'est le *Monde* qui trouve aujourd'hui sa grande circulation dans les ventes importantes qu'il fait tous les jours aux marchands de vieux journaux.

vous preniez un jour un mari ?

— Un mari... oui, peut-être... mais à condition qu'il sera mon esclave...

— Eh bien, charmante Elvina, je serais bien heureux d'être le vôtre... laissez-moi espérer que vous me choisirez pour votre esclave.

— Ah ! monsieur, j'ai dit esclave... mais je crois bien, aussi, que ma belle-sœur a voulu m'effrayer en me faisant du mariage un tableau qui ne me donne pas l'envie d'y songer. Elle ne se trouve pas heureuse... Pourquoi ? je l'ignore. Il me semble cependant que mon frère n'est pas méchant, et je suis bien persuadée qu'il aime sa femme. L'amour ne suffit donc pas pour qu'on fasse bon ménage ?

— Il ne suffit pas quand il n'existe que d'un côté ; mais lors-

que deux cœurs s'entendent bien ; quand la confiance la plus grande règne entre les deux époux ; quand les regards se cherchent sans cesse pour se sourire, les mains pour se presser... ah ! mademoiselle, ne pensez-vous pas que dans une telle union réside la vraie, la plus douce félicité ?

La sœur d'Adolphe hésitait pour répondre... mais Cézarine, qui trouve qu'elle cause beaucoup trop longtemps avec le frère de Frédéric, l'appelle et lui dit d'aller se mettre au piano, parce que ces dames désirent l'entendre chanter.

— Ah ! oui, s'écrie la veuve Flambard, chantez-nous *la Femme à barbe*.

Tous les hommes se mettent à rire, tandis qu'Elvina répond :

— Je ne sais pas cette chanson-là, madame.

— Tant pis ! Je l'apprendrai, moi, et un de ces soirs je vous la chanterai.

Pendant qu'on fait de la musique, Adolphe a pris son ami dans un coin et lui dit :

— Eh bien, comment t'a reçu ma femme ?

— Assez bien, quoiqu'elle n'ait pas oublié que je t'avais empêché de valser avec madame Boulard...

— Ah ! elle a une mémoire étonnante !...

— Par exemple, il m'a semblé que toutes ces dames qui entourent ta femme me faisaient la grimace...

— Elles la font à presque tous les hommes... Il n'y a que M. Fouillac qui est dans leurs bonnes grâces, parce qu'il renchérit encore sur le mal qu'elles disent des hommes...

— Mais c'est un traître que ce

monsieur-là !

— Ce qu'il dit à ces dames est si ridicule que parfois je suis tenté de croire qu'il se moque d'elles, ou qu'il veut faire le quatrième mari de la veuve Flambard...

— Est-ce que toutes les dames qui viennent chez toi ont juré haine aux hommes ?... C'est que, franchement, cela ôterait beaucoup de charme à tes réunions.

— Oh ! non, grâce au ciel, ces idées folles qui troublent l'esprit de ma femme et de ses intimes amies ne sont pas partagées par toutes les dames qui viennent chez moi ! Tiens, vois là-bas à gauche c'est la jolie blonde qui sourit au discours que lui tient ce grand jeune homme debout près d'elle, celle-là n'est pas du camp des indépendantes.

— Qu'est-ce que c'est que les indépendantes ?

— Ce sont les dames qui se révoltent contre ce qu'elles appellent le joug des hommes, qui veulent tout changer dans les positions sociales, enfin qui veulent remplir les emplois occupés jusqu'à présent par notre sexe. Ma femme se fait gloire d'être une des plus chaudes indépendantes !

— Ah ! mon Dieu ! où allons-nous ? Si toutes les femmes voulaient porter les culottes, il ne nous resterait plus qu'à mettre des jupons alors...

— Je crois qu'elles en seraient enchantées !... Le désir de commander, mon cher, c'est le nouvel élan de la *fee Urgèle*.

— Pauvres femmes ! elles ne comprennent pas qu'elles commandent bien plus avec leurs jupes et leur taille bien prise que lorsqu'elles prennent le tou et les a'lures d'un homme. En copiant le genre masculin, elles perdraient tous leurs avantages. Ah ! voilà mon frère ! il a causé avec ta sœur... Il me semble qu'il n'a pas l'air aussi heureux qu'en venant ici.

Gustavo s'approche des deux amis, il sourit à Adolphe, mais son sourire n'est pas franc, on voit